

MON COUSIN LÉON

« Ça te dirait de passer dix jours de vacances dans des hôtels trois-étoiles, vin et nourriture gastronomique compris, en visitant l'Aquitaine, tous frais offerts, pour rencontrer des gens intéressants ? »

Mon cousin germain, dont je n'avais pas de nouvelles depuis cinq ans, me proposait une balade. C'est une personnalité inhabituelle, un cas à part, même dans le monde politique. À 10 ans déjà, lorsque les petits garçons rêvent d'un grand destin, veulent devenir cosmonautes, champions olympiques, pilotes de formule 1 ou de Rafale, ou président de la République, il proclamait : « Je veux être immortel. » La dame catéchiste rabaissa son ego en lui rappelant : « Seuls Dieu et les Anges sont immortels. » Il ne s'imaginait pas sous forme d'un ange asexué. Elle le consola en lui expliquant que s'il était bien sage, le bon Dieu le récompenserait et qu'il vivrait très vieux. Son professeur de sciences naturelles anéantit son rêve en lui expliquant que l'univers, le ciel, la terre, les humains, les bêtes, les plantes et tout le fourbi qui les accompagne avaient été créés par un Big Bang ignare, aveugle et sourd, et qu'un Big Crunch inconscient était en train de tout ramener tranquillement au néant. Pour lui, la mort survenait n'importe où, n'importe quand.

(À l'époque, les télomères et les mitochondries n'étaient pas à l'ordre du jour.) Il lui avait répondu :

« Tant pis, mais je ne serai pas cultivateur ; la terre, c'est trop sale. Je profiterai de la vie à fond, et des autres humains au passage. On m'a exploité jusqu'ici : m'obliger à me lever de bonne heure pour aller à l'école et garder les cochons pendant les vacances. Mon tour viendra. »

Zen lui-même, et avec les autres sans états d'âme, il avait les qualités nécessaires pour réaliser ses ambitions. Il est actuellement député RPR, 1 m 70, légèrement bedonnant, cheveux grisonnants, calvitie débutante, costume gris foncé sur mesure, Rosette de chevalier de la Légion d'honneur, cravate rayée rouge. Il a l'air sérieux et débonnaire, bienveillant et serviable, alors qu'il n'est rien de tout cela. Madré comme un maquignon, il a tout pour réussir en politique. Il a l'art de tout promettre, alors qu'il n'obtient que rarement quelque chose, mais son don de la persuasion est tel qu'il est réélu sans difficulté.

Il a très vite compris que la République est une monarchie élective basée sur un clientélisme inspiré de celui de la Rome patriarcale. La seule différence est que le *pater familias* moderne ne pioche pas dans ses poches personnelles, mais dans celles des contribuables grâce aux contributions des médias et aux subventions tous azimuts. En 2018, l'État a distribué 7,2 milliards d'euros à des associations ; les départements et, surtout, les communes ont été également généreux (à partir de 2019, on ne dispose plus de chiffres officiels). Qui dit association subventionnée, dit individus la composant et manne à partager. Certaines subventions constituent de véritables retraites à vie. Des experts arrivent à ignorer le nombre de leurs pensions et subventions. Jean-Paul Delevoye, haut-commissaire aux retraites depuis 2017, avait déclaré bénéficiaire de quatorze retraites et pensions. Par *oubli*, il en avait omis

une, ce qui lui a fait perdre son poste de ministre et son indemnité de 9 000 € pendant trois mois. Malgré ce léger bémol dans une carrière sans faute jusqu'ici, J.-P. Delevoye reste un modèle difficile à égaler. Il n'a raté que de très peu « l'excellence » chère à nos « élites ».

Tous les gouvernements ont proposé ou réalisé des réformes. Toutes ont consisté en une diminution du pouvoir d'achat de la majorité des retraités au profit d'une minorité de privilégiés.

Ses soixante et un ans rassurent les retraités. Aux jeunes, il évoque son adolescence sportive (ce qui est totalement faux), ses subventions au rugby, au football, au handball, au basket, au tennis, au badminton, à la boxe, au judo et à la pelote basque (ce qui est exact), et il promet une retraite pleine et entière à soixante ans pour tous dans des conditions idylliques. Il ne met pas en avant son appartenance au Haut Comité pour la réforme des retraites. Il craint qu'on ne lui demande pourquoi ledit comité ne comprend aucun retraité lambda parmi ses vingt et un membres. Bien dans sa peau personnelle, il ne s'imagine jamais être dans la peau de quelqu'un d'autre. Il est « le candidat des jeunes », mais il n'a aucune intention d'abandonner ses avantages en faveur d'un moins âgé. Il est vrai qu'il n'a réussi à cumuler plusieurs sinécures juteuses qu'à l'âge de 56 ans, tant la compétition est rude dans le milieu des élus. Il est apprécié des instances du Parti, car aucun jeune n'aurait son habileté politique et sa connaissance du terrain dans une circonscription réputée difficile pour la droite. Il faut des qualités particulières pour arriver à faire gober les promesses électorales irréalisables dès leur énoncé. Tous les déçus sont persuadés qu'il est victime de la fatalité et que, la prochaine fois, il fera beaucoup mieux.

Sa venue, imprévue, ne pouvait qu'être intéressée.

Aîné d'une famille nombreuse, il avait hérité de la ferme familiale selon un droit d'aînesse qui persiste encore dans certains coins de la France. Il avait épousé Augustine, une héritière au capulet rouge, dont les sœurs cadettes, sans dot, n'avaient droit à la fête du village qu'au capulet¹ bleu. Malgré cet apport, les champs minuscules, éloignés les uns des autres, peu fertiles et épuisés par une exploitation incohérente, ne formaient pas une propriété rentable.

La politique lui avait permis de grimper dans l'échelle sociale et d'échapper au dur travail de la ferme. Il était élu rural, mais, contrairement à son patron Chirac, il n'était pas fan du « tâtage du cul des vaches », il ne s'y livrait que par obligation lors des foires ou concours agricoles. Il méprisait ses électeurs, les culs-terreux, les bouseux, mais savait les flatter et les persuader qu'il était le défenseur de leurs intérêts.

La cousine, avec qui il s'était marié, possédait une vieille bâtisse abandonnée qui jouxtait ses terrains et passait pour avoir été une hostellerie pour pèlerins se rendant au pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle en des temps où la foi était plus fervente qu'aujourd'hui.

Les pèlerinages étaient tombés en désuétude au XIX^e siècle et revenus à la mode au XX^e, en même temps que le tourisme de masse. Les Pyrénées étaient une destination prisée, c'était le moment opportun pour en profiter. Il l'avait fait restaurer et transformer en auberge soi-disant gastronomique qu'il avait confiée à sa femme.

1 Vaste rectangle de tissu recouvrant la tête et les épaules, porté les jours de fête dans les Pyrénées. Les héritières ont droit à un capulet rouge, les autres jeunes filles doivent se contenter d'un capulet bleu. Les femmes mariées choisissent un voile uni blanc ou à motifs colorés. L'origine est très ancienne : la Vénus de Brassempouy du Paléolithique en portait déjà un.

L'établissement, pourtant bien placé, au bord d'une grande route touristique, vivotait péniblement, ce qui n'améliorait pas le caractère naturellement ronchon de son épouse. Le maréchal-ferrant avait imaginé une enseigne en fer forgé du plus bel effet avec un cochon rose, hilare assis sur son postérieur : *L'Auberge du Cochon qui rit*. Mais l'intérieur de l'auberge était quelconque, sombre, les sièges étaient folkloriques, en bois taillé à la hache, originaux mais peu confortables, et la nourriture passait pour chère et médiocre. Le plat de la cheffe était la garbure, nourriture de base de l'Aquitaine, aux ingrédients peu coûteux : légumes accompagnés de bas morceaux de porc et de canard ; l'assaisonnement est laissé à l'imagination du cuisinier. C'est sain, nourrissant, à priori sans surprise, sauf si la ou le chargé(e) du contenu des casseroles est créatif et ce n'était pas le cas d'Augustine, la cheffe des lieux.

En temps ordinaire, j'aurais inventé un prétexte pour ne pas le rencontrer, mais notre mariage battait de l'aile. Nous avons décidé de nous séparer, au moins provisoirement, et je n'avais pas de projet immédiat. Un changement de cadre et d'environnement pendant une quinzaine n'était pas pour me déplaire. Un moment de détente est toujours le bienvenu.

Un essai de croisière en tête-à-tête avait clarifié les choses. Nous n'avions pas de griefs réciproques, en dehors de la monotonie d'un couple soigneusement huilé ayant travaillé dur ensemble pendant plus de quinze ans avec beaucoup de bons moments et sans disputes notables. Le partage des tâches nous laissait une grande liberté. Je me serais fort bien accommodé de cette médiocrité confortable. Nous avons un grand appartement moderne et nos métiers nous mettaient à l'abri du chômage. Mon épouse lisait trop de magazines *People* et prenait au sérieux les films

hollywoodiens. Elle avait pris conscience qu'elle ne serait jamais milliardaire, ni présentatrice télé, ni l'idole de tous les mâles sexy hétérosexuels ou bisexuels de la Terre et elle en souffrait. Notre cabine était au milieu du paquebot, juste au-dessus de la salle des machines. Le ronronnement obsédant des diesels perturbait le sommeil et empêchait de faire une sieste réparatrice l'après-midi. Le va-et-vient des passagers sur notre tête dans la journée était pénible. On pouvait profiter des chaises longues sur le pont pendant les heures ensoleillées, mais les nuits étaient trop fraîches. Contrairement aux dépliants des compagnies de croisières, l'air n'y est pas pur, ce n'est pas celui du grand large. Par mesure d'économie, les paquebots utilisent du fioul peu raffiné, riche en composés soufrés. C'est une atmosphère chargée de vapeurs de fuel et de particules fines, mais nocives de suie, qui accompagne le bateau dès qu'il se déplace. Restaient le bar et la salle de danse. Elle était vaste, au centre du paquebot, et les orchestres qui se succédaient étaient entraînants. Nous n'avions pas choisi une croisière de célibataires, mais les couples mariés étaient rares. Par chance, il y avait beaucoup de bons danseurs des deux sexes. L'épouse aimait danser et en avait été privée par les exigences de notre travail des dernières années. La danse a l'avantage d'occuper simultanément le cerveau et les jambes. Avec l'accompagnement musical, c'est un excellent antistress. Elle put en profiter et se détendre. Les premiers jours, je l'avais accompagnée et nous avons fraternisé avec quelques couples venus se dépayser et oublier le reste du monde.

Cependant, la plupart des partenaires étaient des divorcés ou des célibataires recherchant une aventure sans lendemain, ou durable. Mon épouse avait trouvé un excellent danseur italien qui ne la quittait pas d'une semelle. Leurs slows langoureux finirent

par m'agacer. Elle rentrait à la cabine de plus en plus tard, puis plus du tout. Je devins un habitué de la piscine.

Une veuve qui avait dépassé la cinquantaine mais paraissait plus jeune m'avait ciblé ; elle était restée sportive, elle dansait avec le même dynamisme qu'une jeune fille et aimait plonger et nager. Elle portait sur elle des bijoux discrets, mais les émeraudes de ses boucles d'oreilles étaient magnifiques et valaient une fortune. Je lui avais fait remarquer :

« Elles ont pour moi une grande valeur sentimentale, elles appartenaient à ma grand-mère, j'aime les porter, mais je le fais rarement. Vous êtes le seul ici à les avoir remarquées, cependant, vous avez raison. Dès ce soir, je vais les déposer au coffre et porter des bijoux de pacotille. Je ne sais pas s'il y a des cambrioleurs à bord, mais il y a au moins un escroc qui est en train de rouler votre compagne dans la farine. Il est connu, mais il ne s'attaque qu'aux femmes mariées qui n'osent pas porter plainte, et jusqu'ici, il n'a jamais été sérieusement inquiété. Il pique leurs économies et disparaît sans laisser de trace. On ignore son vrai nom et son adresse, car il en change à chaque proie réussie. Vous devriez la prévenir.

— Elle ne me croirait pas. Nous nous sommes mariés, séparés de biens. Nous sortons de la liquidation d'une entreprise familiale non judiciaire, certes, mais qui ne nous a pas enrichis. Son compte en banque est léger et ses possibilités de découvert minces. Les difficultés et les sacrifices nécessaires ont sérieusement ébranlé notre couple. Sa famille m'a pris en grippe, moi, la pièce rapportée, et m'accuse de la totalité des déboires collectifs. Cette croisière qui nous isole du contexte est un peu un test pour savoir si nous avons dépassé le point de non-retour. Poussée par sa famille, elle cherche, selon moi, à me provoquer pour avoir un motif de divorce à son profit. Si je la mets

Table des matières

Mon cousin Léon.....	5
Loin de la France.....	29
Une campagne électorale un peu particulière.....	33
La victoire de l'adversaire.....	57
C'est aux femmes de subir.....	59
Le retour aux urnes.....	69
La vie continue.....	77
1995. La revanche du grand Jacques.....	85
Antoine.....	89
En Allemagne.....	105
L'Italie.....	123
Dix ans plus tard.....	153
La vie malgré tout !.....	197
Épilogue.....	231